

posé en dos d'âne et recouvert de sable ; en dehors des fossés, un espace suffisamment large a été défriché pour hâter le dessèchement du chemin après la pluie.

Les routes, autant que possible, sont très-droites, de sorte que l'on voit quelquefois à une grande distance en avant, ce qui fait un bel effet, surtout quand les arbres feuillissent. Au lieu de tourner par un circuit les bas-fonds et les endroits marécageux, on a construit des ponts dont s'enorgueilliraient la plupart de nos petites rivières des bords du fleuve.

Malheureusement, l'eau des fossés minant les chemins en dessous, l'effondrement commence en plusieurs endroits, et il est à craindre que les communications ne deviennent bientôt très difficiles, ce qu'on éviterait avec un peu de travail et de bonne volonté. Mais compter sur la bonne volonté du public, c'est *compter sans son hôte* ; et les sommes considérables que l'on a dépensées pour la confection de ces chemins l'auront été en pure perte, si l'on ne se hâte d'établir des barrières à péage dont le revenu serait consacré aux réparations des chemins.

Le village St. Norbert d'Arthabaska est mal situé dans un endroit bas, au pied d'une côte, au haut de laquelle est bâtie l'Eglise. Ce lieu est très élevé au dessus du niveau du St. Laurent ; on dit que du haut de l'Eglise on aperçoit le lac St. Pierre. Au pied de la côte, on prend à droite une route qui conduit à St. Christophe d'Arthabaska, le but de mon voyage.

Cette route est bordée, sur une grande partie de sa longueur de bois magnifique. Ne fût-ce de l'espèce des arbres, on se croirait transporté sur une route des forêts, royales *autrefois*, de la vieille France. Le hêtre, bien que la terre soit d'excellente qualité, les érables blancs qui n'ont qu'un bouquet de verdure à la tête et élèvent souvent de quarante ou cinquante pieds leur tige sans branches y sont mêlés aux ormes et aux noyers. C'est au pied des noyers que croît le *ginseng*, que j'y ai moi-même arraché.

Loin de suivre l'exemple du gouvernement, les accapareurs, à qui appartiennent ces belles terres, semblent vouloir imiter les ânes qui reculent quand on les tire par la bride. Ne trouvant pas leur ancien taux de vente (15 s l'acre) assez élevé, ils l'ont porté, dès avant qu'on parlât du chemin de fer de Melbourne à £ 2 6 s. C'est ce qu'on peut appeler du *progrès continu* et l'on doit espérer qu'avant que le railroad en contemplation, qui passera probablement dans les environs, soit achevé ; ces messieurs, conséquemment à leur principe, auront triplé le prix actuel des lots.

Il serait peut-être plus urgent pour l'intérêt du pays d'élever la voix contre de tels faits que de crier si haut contre cette pauvre tenure seigneuriale.

Trois piastres de l'acre était déjà bien assez cher, et beaucoup de gens qui ont acheté des terres à ce prix vont être forcés de les abandonner, laissant aux *voraces*, de beaux champs dont peut-être le défrichement leur sera payé, mais le moins possible, et que l'on vendra ensuite *chair et poil* à de nouveaux acquéreurs.

Ces messieurs qui vendent un acre de terre couvert de bois £ 2 6 8, équivaut à

une rente insignifiante de 2s 9 par année, (£ 13 15 de rente annuelle pour une terre de 100 acres, 111 arpens ;) nous aimerions à savoir quel prix ils vous feraient une place de moulin ou de manufacture ; nous aimerions à savoir où en serait le Canada si les bords du fleuve avaient été aux mains de ces partisans du *Moi absolu*.

La Chapelle St. Christophe est à deux lieues de St. Norbert, située dans un lieu pittoresque. St. Christophe promet de devenir un point important, par sa position au milieu de terres fertiles, sur la route de Québec à Sherbrooke et aux townships, près de la rivière Nicolet, et dans quelques années du chemin de fer de Melbourne. J'avais encore une lieue à faire pour arriver au terme de mon voyage.

Jugeant qu'il valait mieux être privé de la vue du beau fleuve, loin duquel on a cru si longtemps que le Canadien ne pourrait vivre, que d'en jouir et de mourir de faim, plusieurs pauvres habitants et journaliers de la paroisse des Grondines se dirigèrent, il y a onze ans ; vers les townships du sud. Ils avisèrent un lopin de belles terres et y plantèrent les poteaux de leurs cabanes.

Eloignés de dix lieues du fleuve dont de vastes savanes les séparaient, sans voies de communication, traqués chez eux pendant deux saisons de l'année, l'automne et le printemps, les premières années furent rudes pour eux. La récolte avait-elle trompé leur attente, ils étaient obligés de venir chercher leur semence, sur leur dos, à dix-sept lieues. Un printemps, plusieurs habitants avaient construit, sur la rivière Nicolet, un radeau pour transporter le grain nécessaire à leurs semailles, mais la rivière ayant grossi tout à coup, ils perdirent le radeau et tout ce qu'il portait, et ce fut avec bien de la peine qu'ils parvinrent à se sauver eux-mêmes.

Pendant l'été, ils étaient obligés de venir chercher sur leur dos la farine et les autres objets nécessaires à la vie, à dix lieues, dans des chemins où l'on a peine à croire que des hommes pussent passer déchargés de tout fardeau. Plusieurs ont contracté dans ces terribles *portages*, des maladies qui les ont conduits au tombeau. Les denrées étaient à un prix exorbitant et les défricheurs n'avaient aucun moyen de se procurer de l'argent par leur travail ou la vente de leurs produits qui d'ailleurs suffisaient rarement à la consommation de leurs familles. Heureusement pour eux ils faisaient beaucoup de sucre et de *sâle*, lessive coagulée qui sert à faire la perlasse, ce qui constituait leurs articles de trafic.

Après huit ans de persévérance, ces hommes courageux ont obtenu les routes magnifiques dont j'ai parlé, qui facilitent les communications ; presque tous jouissent d'une aisance d'autant plus agréable qu'elle n'est que le fruit de leur travail, et bientôt la confection du chemin de fer donnera à leurs terres une valeur nouvelle. C'est dans cet endroit que se trouve la propriété, objet de mon voyage.

J'ai pour second voisin, un vieux Lorrain, natif de . . . sur Barrois Commencement et conscrit de 1805, qui se rappelle fort bien le jour où les révolutionnaires de

Nancy vinrent piller l'église de son village. Il a vu Berlin, Vienne et Madrid et bivouaqué sur les champs de bataille d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna : il a toutes les affections et les antipathies nationales ; il aime fort peu les Anglais, dont il a vu deux fois les pontons, et encore moins les Espagnols. On ne peut apprendre de lui que des détails petits en eux-mêmes, mais toujours intéressants parcequ'ils se rattachent à des hommes célèbres ou à de grandes choses.

Le premier jour qu'il arriva au régiment on parlait devant lui du Maréchal Lannes : " Et depuis quand, demanda-t-il, les ânes sont-ils maréchaux ? " Si je me le rappelle bien, son héros ou du moins son *privilegié* est Victor.

On pourrait peut-être surprendre le sentiment de plusieurs soldats de Napoléon dans ce qu'il me racontait de lui-même. Il avait été blessé à Wagram, je crois, et murmurait entre ses dents pendant que le chirurgien le pansait : " Comment, lui dit ce dernier, est-ce que tu n'es pas content d'être au service de l'empereur ? " " Si, mais qu'est ce que j'ai à démêler moi avec les russes ou les autrichiens ? Si l'empereur se chamaille avec eux, qu'il s'arrange, pourquoi irai-je leur plaît pas d'être d'accord ? " C'était peut-être là ce que pensaient la plupart de ceux qui n'avaient pas besoin de la guerre pour subsister, et qui avaient laissé un patrimoine au pays. Ils n'en criaient pas moins à la première occasion : " *Vive l'Empereur !* " La gloire à quelque chose de si prestigieux pour les hommes et surtout pour les Français !

C'était en 18...., il y avait déjà assez longtemps que G. B. souffrait sur les pontons les maux que nos malheureux soldats y ont endurés, lorsqu'un matin, un officier anglais, vint proposer aux prisonniers de prendre du service dans l'armée anglaise. Les premiers à qui il fit ces propositions refusèrent ; mais, l'un d'eux les ayant acceptées, tous les autres suivirent son exemple et entrèrent au service de l'Angleterre, à condition qu'on ne les forcerait jamais à combattre contre la France. " Quelque temps après, on voulut nous envoyer sur le continent, mais le roi Georges III, qui avait *bon nez* (?) se méfia du tour : " Avez-vous perdu la tête, dit-il à ses ministres, d'envoyer ces gens-là sur le continent, ne voyez-vous pas qu'à la première occasion ils tourneront leurs armes contre nous ? . . . Envoyez-les moi au Canada. " Les gueusards d'Anglais, *ils l'avaient* ; à la première action, nous leur aurions payé le capital et l'intérêt des coups de garettes. " C'est ainsi que G. B. vint en ce pays, il dit lui-même qu'ayant trouvé *sa belle*, il exécuta le dessein qu'il avait toujours entretenu et déserta trois jours avant le licenciement de son régiment.

Mes affaires ne me retinrent que quelques heures à St. Christophe. Reprenant le chemin que je venais de faire, je revins à Stanfold, d'où je partis le soir même pour la rivière Bécancourt.

A quelques arpens de Stanfold est le lieu où périt, en 1845, un jeune prêtre, Mr. Edouard Bélanger. Ce Mr. chargé de plusieurs missions, était arrivé le soir à Stanfold. La neige commençait à tomber, la